

# Et vous, vous vivez ou vous « fonctionnez » ?

Une *aporie*, c'est quand on ne sait pas comment s'en sortir. Par exemple, comment sortir de la course à la puissance suicidaire, qui ravage le monde et ses habitants, sans utiliser les moyens de la puissance ni succomber à ceux qui les utilisent ?

On s'interroge. On interroge Margot, qui se trouve être historienne et ethnologue, et néanmoins lectrice de Pièces et main d'œuvre. Aussitôt, ça se complique. Margot - Margaret Manale - remonte au « fonctionnalisme », un concept issu de l'avant-garde architecturale des années 20 (Gropius, le *Bauhaus*, la « machine à habiter »), avant d'infester toutes sortes de sciences et de pensées, et notamment les recherches en « intelligence artificielle ». Elle nous retrace son essor dans les années 50 autour d'une idée centrale : l'esprit n'est plus défini par ce qu'il est, mais par ce qu'il *fait*. Soit, sa réduction au *fonctionnement d'un système*. Ce qui permet sa modélisation et l'amalgame homme/machine. Voyez l'entretien ci-dessous pour le détail de ce processus.

Et l'*aporie* ? Et l'issue de secours ?... Margot n'en sait rien non plus, mais elle nous crédite de « la posture la plus radicalement anti-fonctionnaliste qui soit » : celle qui résiste au conformisme de l'échappatoire optimiste.

\*\*\*

Dans votre article « L'intelligence artificielle : une histoire de civilisation<sup>1</sup> ? », vous écrivez que « le fonctionnalisme domine aujourd'hui sans conteste dans le champ des recherches en IA, en neurosciences computationnelles et en sciences cognitives ».

Pouvez-vous détailler ce qu'est le fonctionnalisme, d'où il vient et en quoi il imprègne les recherches actuelles ?

*Qu'est-ce le fonctionnalisme ?* Dans *Pour Comprendre les médias* (1964), Marshall McLuhan raconte qu'en 1945 un officier américain stationné en Italie s'étonnait de voir que les Italiens connaissaient par cœur les noms des membres de leur gouvernement, mais ignoraient les marques de produits préférées des stars de cinéma. Les murs des villes étaient couverts d'affiches politiques, et non de publicités commerciales. Pour cet officier, cette situation était le signe d'un dysfonctionnement profond : tant que la publicité ne prendrait pas le relais de la politique et n'accélérait pas la circulation des biens de consommation, l'Italie ne pourrait ni se stabiliser, ni accéder pleinement à la démocratie.

Ce regard est typiquement fonctionnaliste. Que veux-je dire par là ? Pour cet officier américain, l'Italie n'est pas un pays avec son histoire propre, mais un système à réguler selon *son* modèle : le modèle américain. Par « fonctionnalisme », je désigne alors une manière particulière de comprendre les phénomènes humains et techniques : les définir non pas par ce qu'ils sont, mais par ce qu'ils font dans un système. Le fonctionnalisme transforme un regard descriptif en une

---

<sup>1</sup> Margaret Manale, « L'intelligence artificielle : une histoire de civilisation ? », revue *L'Homme & la Société*, n°224, 2026

norme implicite. Ce qui est observé comme « fonctionnant » est rapidement tenu pour souhaitable, nécessaire, voire naturel. L'Italie est perçue comme un système à réguler. La publicité n'y apparaît pas comme une activité économique contingente ou historiquement située, mais comme une institution fonctionnelle indispensable à une société stable et prospère. Peu important alors l'histoire italienne, les traumatismes de la guerre, les divisions politiques ou les débats sur l'avenir du pays. Si l'on agit sur son environnement médiatique, on peut transformer les comportements sociaux sans passer par le débat politique. Le récit descriptif devient une prescription, et la compréhension d'un système se mue en un projet d'ingénierie sociale.

Cette anecdote relève d'un fonctionnalisme social, historiquement antérieur au fonctionnalisme cognitif. Mais le glissement est le même. Une structure est jugée réelle et légitime dès lors qu'elle produit les comportements attendus. La question de la matière, de l'histoire ou du vécu est reléguée au second plan. C'est ce même raisonnement que l'on retrouve aujourd'hui dans le champ de l'intelligence artificielle. Ce système de pensée, forgé pour comprendre et stabiliser les sociétés d'après-guerre, va progressivement être appliqué à l'esprit humain lui-même. Le fonctionnalisme cognitif définit l'esprit – et parfois la conscience – par les fonctions qu'un système accomplit. Peu importe qu'il s'agisse de neurones biologiques ou de réseaux artificiels : ce qui compte, c'est l'organisation fonctionnelle. Dès lors, ce qui est calculable tend à être déclaré mental, et le modèle computationnel devient la norme implicite des sciences cognitives contemporaines.

*D'où vient-il ?* Cette manière de penser ne naît donc pas avec le développement de l'intelligence artificielle ; elle a une histoire, et même une très longue histoire. On assiste à son essor dès les années 1920, dans un contexte historique, intellectuel, social, marqué par des bouleversements majeurs, la Première Guerre mondiale, puis la Révolution russe. Elle est portée par les courants d'anthropologues et sociologues appelés « fonctionnalistes » ou « organicistes » qui cherchent des réponses aux conséquences, directes et indirectes, de cette guerre qui a profondément ébranlé les sociétés européennes. Le Polonais Bronislaw Malinowski fait carrière d'abord à la *London School of Economics (LES)*, avant d'enseigner à Harvard et à Yale ; l'Américain Talcott Parsons fait connaissance des idées de Malinowski à la LES, avant de poursuivre sa carrière lui-même à Harvard, où il fonde le département de sociologie. Les fonctionnalistes élaborent alors des théories étayées sur une vision rassurante d'une société structurée comme un organisme vivant, chaque partie contribuant à l'équilibre général. L'accent est mis sur l'ordre et la cohésion sociale, ce qui permet de penser la reconstruction post-guerre comme un processus de « guérison », de reconstruction ou de réadaptation – l'exemple de l'Italie en 1945 reproduit ce même schéma.

Une institution sociale n'est plus comprise par son histoire ou sa signification vécue, mais par la fonction qu'elle remplit dans l'ensemble du système social : ce qui existe est interprété comme ce qui doit exister puisqu'il remplit une fonction nécessaire à l'équilibre du système. La famille stabilise les rapports de parenté, la religion maintient la cohésion, l'école produit des individus adaptés, la publicité éclaire les esprits. Or, la Révolution russe incarne la rupture violente, la destruction de l'ordre ancien – pour les fonctionnalistes c'est un contre-modèle à éviter !

Aussi bien la guerre, d'un côté, que la fondation de l'Union soviétique, de l'autre, ont accéléré l'intervention de l'État dans la société, renforçant cette idée de gestion « scientifique » d'un système intégré. Le défi du marxisme soviétique a stimulé les sociologues occidentaux à théoriser des mécanismes de régulation et aussi à prescrire cet équilibre comme idéal à atteindre pour limiter le risque de contagion révolutionnaire.

Ce qui s'est d'abord appliqué aux sociétés va ensuite être appliqué à l'esprit. Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le fonctionnalisme sera repris par des « philosophes de l'esprit » américains qui vont jouer un rôle décisif dans l'institutionnalisation d'une nouvelle discipline, les sciences

cognitives. En 1952, Gregory Bateson, formé à Cambridge, fonde l'École de Palo Alto, le berceau de la Silicon Valley en Californie. 1956 est souvent considérée comme l'année de naissance officielle des sciences cognitives, avec le symposium de Dartmouth sur l'intelligence artificielle, où des chercheurs comme Allen Newell (Rand Corporation), Herbert Simon (Carnegie Institute of Technology), Marvin Minsky (MIT), John McCarthy (Université de Stanford) et Noam Chomsky (MIT) ont posé les bases de l'IA et de la modélisation cognitive. Ce sont deux manières différentes d'exploiter la même matrice cybernétique pour penser l'esprit, l'une orientée vers les systèmes humains et la thérapie, l'autre vers le calcul symbolique et la modélisation cognitive.

L'idée centrale est la suivante : un état mental n'est pas défini par ce qu'il est, mais par ce qu'il fait. Penser, croire, vouloir, comprendre ne sont plus décrits comme des expériences vécues, mais comme des fonctions dans un système de traitement de l'information. Avec l'intelligence artificielle contemporaine, le fonctionnalisme trouve une confirmation technique spectaculaire. Que l'on parle de sociétés d'esprits ou de machines, le fonctionnalisme opère un même geste : il transforme une description en prescription et une explication en programme d'intervention.

**On considère aussi que la cybernétique a fourni un cadre théorique aux sciences cognitives et à l'intelligence artificielle. Elle partage avec le fonctionnalisme une vision systémique des phénomènes humains et sociaux. Les deux courants se sont-ils nourris réciproquement, ou ont-ils eu des controverses ?**

Historiquement, le fonctionnalisme sociologique et le fonctionnalisme philosophique de l'esprit ne forment pas une lignée continue mais des configurations distinctes. Entre les deux, et partiellement chevauchantes, on trouve la cybernétique qui apparaît bien comme un pivot conceptuel et heuristique<sup>2</sup> : elle transforme la logique de cohésion structurelle des sociologues en logique de régulation informationnelle, ce qui permet ensuite de penser l'esprit lui-même comme système de traitement de l'information.

Le fonctionnalisme social pense en termes de cohésion et d'équilibre : chaque institution remplit une fonction qui contribue à maintenir l'ensemble social stable. C'est une vision relativement statique, homéostatique.

La cybernétique opère un basculement de la cohésion (d'un groupe social) vers la régulation dynamique : ce qui compte, ce sont les boucles de feedback<sup>3</sup>, l'information circulante, les processus d'ajustement continu. Ce n'est pas une théorie sociale, ni une philosophie de l'esprit, mais une théorie générale des systèmes régulés, qu'ils soient biologiques, techniques ou sociaux. La cybernétique introduit l'idée qu'un système peut être compris à partir de ses relations fonctionnelles avec un environnement, plutôt que par référence à sa constitution interne. Son apport décisif consiste à décrire les comportements en termes de traitement de l'information, de rétroaction (feedback) et de contrôle, indépendamment du support matériel qui les réalise.

Dans un faisceau d'influences croisées, allant de l'ingénierie à la logique, la cybernétique est le nœud majeur, fournissant le modèle opératoire que le fonctionnalisme de l'esprit va théoriser : elle est l'un des grands médiateurs, mais pas l'unique source. Le modèle computationnel de l'esprit s'appuie explicitement sur l'idée cybernétique qui définit un état mental par son rôle fonctionnel dans le traitement de l'information, indépendamment de sa réalisation physique. C'est principalement sous cette forme que l'héritage de la cybernétique s'est intégré au complexe contemporain des sciences cognitives (neurosciences, IA symbolique,

---

<sup>2</sup> Qui a trait à la recherche

<sup>3</sup> Ou rétroaction : le fait d'ajuster un comportement en fonction de la réponse obtenue

connexionisme, etc.). Son cadre conceptuel a fourni un socle opératoire à l'informatique et à l'intelligence artificielle naissantes.

Sur les influences réciproques, on peut dire que les cybernéticiens connaissaient le fonctionnalisme social. Des anthropologues comme Gregory Bateson et Margaret Mead participaient aux conférences Macy (1946-1953) dont la mission était de développer une approche globale de l'individu et de l'esprit. L'idée qu'un système social fonctionne par ajustements entre ses parties était dans l'air du temps. En ce qui concerne la cybernétique et les philosophes de l'esprit - on pense ici au fonctionnalisme cognitif de Hilary Putnam qui enseigne à Princeton, MIT et Harvard aux États-Unis -, l'influence est plus directe et documentée. Si des controverses n'ont pas éclaté entre les courants cybernétiques et les fonctionnalistes de première génération, par la suite des divergences vont apparaître : certains philosophes de l'esprit critiquent le computationnalisme cybernétique, questionnent la métaphore de l'ordinateur-cerveau ou défendent la cognition située ; des sociologues reprocheront à la cybernétique son abstraction excessive ; les adeptes d'une IA forte s'opposent aux critiques de l'IA. Or, même lorsque les sciences cognitives critiquent le fonctionnalisme, – et tous les cognitivistes ne sont pas fonctionnalistes – le développement de l'IA reste fondé sur une abstraction fonctionnelle héritée de la cybernétique.

### **Pourquoi les grands groupes du numérique financent-ils la recherche fonctionnaliste aujourd'hui ? Qu'espèrent-ils en retirer de leur point de vue techno-industriel ?**

Dès la fin des années 1960, Marshall McLuhan alertait sur le fait que les médias électriques ne constituent pas un simple progrès technique parmi d'autres, mais un changement d'environnement à part entière : « ... contrairement aux changements environnementaux précédents, les médias électroniques constituent une transformation totale et quasi instantanée de la culture, des valeurs et des attitudes<sup>4</sup> ». L'électricité, selon lui, est un médium englobant, sans contenu propre, qui redéfinit simultanément les comportements individuels, les formes de sociabilité, les processus décisionnels et même la perception du monde. Autrement dit, nous ne faisons pas seulement usage de nouvelles technologies : nous habitons un milieu technique qui s'impose à nous avant même que nous en ayons conscience.

Face à une transformation de cette ampleur, les grands groupes technologiques (GAFAM, BATX, etc.) ne cherchent pas seulement à maîtriser des outils, mais à comprendre et à orienter les effets cognitifs et comportementaux de leurs innovations. Parce qu'elle leur fournit un langage et des outils pour comprendre, prédire et orienter les comportements humains, ils financent massivement des recherches en sciences cognitives, en neurosciences computationnelles et en IA, qui s'inscrivent dans un paradigme fonctionnaliste.

Ces recherches s'intéressent à la manière dont les individus perçoivent, apprennent, mémorisent ou prennent des décisions. Pour les entreprises du numérique, les recherches issues des sciences cognitives offrent alors un levier central pour « optimiser » l'expérience utilisateur, réduire les résistances et rendre les environnements numériques plus intuitifs et plus efficaces du point de vue industriel.

Mais l'enjeu n'est pas seulement commercial et cette quête de maîtrise cognitive ne se fait pas isolément. Les États, conscients des enjeux économiques et géopolitiques liés à l'IA, s'associent aux entreprises par le biais de partenariats public-privé<sup>5</sup>. En investissant dans les centres de

---

<sup>4</sup> Entretien dans *Playboy Magazine*, 1969, p. 5 « Marshall McLuhan - A Candid Conversation with the High Priest of Popcult and Metaphysician of Media », vol. 16, n° 3, mars 1969, p. 5. Texte en ligne : <https://web.cs.ucdavis.edu/~rogaway/classes/188/spring07/mcluhan.pdf>

<sup>5</sup> Exemples de projets de recherche financés par l'UE, la DARPA aux États-Unis, ou des initiatives comme le Human Brain Project.

recherche publique, les géants du numérique accèdent à des données, partagent les coûts et les risques et participent à la définition des cadres scientifiques et réglementaires. Ils cherchent ainsi à influencer la manière dont on pense l'humain à l'ère numérique – comme un ensemble de fonctions mesurables, ajustables et pilotables par des dispositifs techniques. Autrement dit, ils n'investissent pas seulement dans des technologies, mais dans une certaine vision de l'humain compatible avec leurs modèles industriels. Il s'agit donc aussi d'une course à l'influence sur la manière dont seront pensés, évalués et encadrés les systèmes numériques de demain.

Dans ce contexte, le fonctionnalisme fournit un langage commun particulièrement commode. Il permet de décrire aussi bien des machines que des humains en termes de fonctions, d'entrées et de sorties, de régulation et d'optimisation. Les comportements deviennent des variables, les processus mentaux des mécanismes ajustables, et l'adaptation un problème technique. Ce cadre théorique est compatible à la fois avec les exigences de l'ingénierie et avec les impératifs économiques de prévisibilité et de contrôle.

Les secteurs de l'éducation et de la santé illustrent de manière particulièrement nette cette dynamique, car ils combinent un enjeu humain majeur et un potentiel de marché considérable. Dans le domaine éducatif, cette logique se matérialise, par exemple, dans le financement de projets visant à développer des systèmes dits « adaptatifs », capables d'ajuster en temps réel les tâches proposées aux apprenants à partir de leurs traces numériques.

On peut citer, à cet égard, le nouveau projet CNRS AIRe (Adaptive AI-Based Tools for Regulation of Learning and Cognitive Load), associant des laboratoires publics à des acteurs industriels (IBM)<sup>6</sup>. L'objectif affiché est de soutenir l'apprentissage auto-régulé par des agents conversationnels (i.e. des robots) capables d'estimer la charge cognitive de l'élève et d'adapter la difficulté des exercices.

Ce type de projet est révélateur d'une tendance plus générale : l'élève y est considéré comme un système à réguler, dont les comportements deviennent des paramètres pour l'algorithme. L'autorégulation, pourtant définie comme une capacité normative du sujet sur son propre apprentissage, se trouve reconfigurée comme un processus d'optimisation externe piloté par la machine. Ce déplacement est significatif des priorités actuelles du financement scientifique : on soutient prioritairement des architectures techniques et des dispositifs d'adaptation, avant même d'avoir établi empiriquement leur capacité à former des sujets réellement autonomes. L'investissement concerne un projet qui cherche non pas à savoir ce que signifient réellement l'apprentissage et l'autonomie mais la manière de les transformer rapidement en dispositifs techniques.

Sous couvert d'innovation pédagogique, on pousse à développer des « béquilles », dont la valeur pratique est contestable, tout en diffusant implicitement un modèle de l'humain comme entité mesurable, ajustable et gouvernable par ses traces numériques. Du point de vue techno-industriel, l'enjeu est clair : il s'agit d'investir dans les conditions mêmes de l'adaptation humaine à un nouvel environnement technique.

Dans le domaine de la santé, un appel à projets public-privé lancé fin 2024 par l'Union européenne, intitulé *Better care closer to home: Enhancing primary and community care*, vise officiellement à « rapprocher les soins des citoyens<sup>7</sup> ». Mais les champs de recherche et d'innovation mobilisés révèlent une tout autre ambition : économie de la santé (allocation des ressources, rapport coût-efficacité), psychologie de la santé (adhésion aux protocoles médicaux, gestion des comportements), management organisationnel et surtout technologies de santé

---

<sup>6</sup> « L'IA générative, un outil pour apprendre à mieux apprendre », *Lettre CNRS, SHS*, n° 95, janvier 2026, p. 29-30.

<sup>7</sup> <https://anr.fr/fileadmin/aap/2025/aap-thcs-2025.pdf>

numérique – dispositifs médicaux connectés, télémédecine, santé mobile, dossiers médicaux électroniques, diagnostics numériques.

Le vocabulaire est révélateur : il s'agit d'« accélérer l'échange de bonnes pratiques », d'assurer la « soutenabilité » des systèmes de santé, de mobiliser les « parties prenantes » (*stakeholders*) dans des « parcours de soins performants ». Derrière l'euphémisme du « rapprochement des soins », il s'agit bien de transformer en profondeur l'organisation de la santé publique selon une logique d'optimisation gestionnaire pilotée par le numérique, où l'hôpital public devient un « système non robuste » à réformer, et où les comportements – des patients comme des soignants – deviennent des variables à ajuster par des dispositifs technologiques.

Ce programme s'inscrit explicitement dans les « objectifs stratégiques » de l'Union européenne. L'enjeu n'est donc pas seulement technique ou organisationnel : c'est la transformation du modèle même du soin, déplacé de l'institution hospitalière vers des dispositifs individualisés et désinstitutionnalisés, monitorés et pilotés à distance, au nom d'une « excellence » dont les critères sont d'abord économiques<sup>8</sup>. L'IA favorise, accentue et consolide un fonctionnalisme déjà matérialisé dans l'organisation de « l'hôpital-entreprise » qui découpe les humains en fonction des secteurs industriels qui sont autant de centres de profits.

Nous voilà dans la continuité de la logique fonctionnaliste exprimée par l'officier américain en 1945 : ce qui ne se conforme pas spontanément aux exigences du système technique et économique dominant est redéfini comme dysfonctionnement à corriger. Hier, l'Italie devait être « normalisée » par la publicité et la consommation ; aujourd'hui, les services publics doivent être « optimisés » par le numérique et la gestion algorithmique des comportements.

Et on retrouve l'intuition de McLuhan : les médias ne se contentent pas d'ajouter des capacités, ils transforment les structures de perception et d'action. La recherche fonctionnaliste permet précisément de rendre ces transformations calculables, pilotables et exploitables économiquement. Ce qui se joue n'est donc pas seulement une amélioration des outils, mais la mise en forme d'un nouvel environnement cognitif et social, au sein duquel les comportements deviennent des ressources et l'adaptation un marché.

**Les discours « anticapitalistes » ou pseudo-critiques, qui promeuvent la « réappropriation » et le « bon usage » (désintéressé, pour le « bien commun, etc.) des technologies, feignent de croire à une « intelligence » artificielle déagée de ce paradigme fonctionnaliste. Ils ne contestent pas le fait que « ça fonctionne », mais saluent les possibilités offertes par la puissance technologique. Le fonctionnalisme a-t-il, pour l'heure, gagné la bataille des idées ?**

Et si en fait « ça fonctionne » était justement le problème ? Si cette puissance technologique elle-même, indépendamment de qui la contrôle, portait en elle une logique incompatible avec certaines formes de vie, de pensée, de rapport au monde ? « Ça fonctionne » : cette constatation c'est bien « la logique fonctionnaliste » qui sert de fondement à toute notre civilisation, de A

---

<sup>8</sup> Un exemple significatif : le projet « Coach My Life », financé par l'UE et porté notamment par Canary Technology Innovation, vise à développer une « aide-mémoire numérique sophistiquée » pour les personnes âgées en difficulté cognitive. Le système intègre capteurs, informatique embarquée, dispositifs portables, apprentissage automatique, analyse sonore et vision par ordinateur pour « détecter le contexte et l'intention de l'utilisateur » et fournir « un guidage en temps réel adapté à chaque activité ». L'objectif affiché : « améliorer l'indépendance » par un dispositif qui « adapte et personnalise l'expérience utilisateur » grâce au monitoring permanent des activités quotidiennes. Le paradoxe est complet : l'indépendance est présentée comme le résultat d'une dépendance totale à un système de surveillance qui se substitue aux fonctions cognitives de la personne.

<https://canarytech.ro/case-studies/coach-my-life>

à Z. Nous vivons dans une société dominée par cette logique qui est celle ancrée dans l'écriture, la pensée linéaire, la quantification, les mathématiques. Il s'agit d'une logique qui structure depuis longtemps aussi bien la technique que la politique moderne. La conception dominante de la démocratie (délibération traduite en procédures, vote comptable) relève de ce raisonnement. Ce n'est pas seulement l'économie qui est soumise à cette logique ; le fonctionnalisme comme fondement civilisationnel, ça veut dire qu'il structure nos institutions, nos métiers, notre éducation, notre langage même. On ne juge plus une action à sa justesse ou à sa beauté, mais à ses « résultats ». On ne demande plus « est-ce bon ? », « est-ce beau » ? mais « est-ce que ça marche ? » La technique n'est plus *un* moyen parmi d'autres, elle est devenue la manière de poser les problèmes. Et tout passe par cette grille comptable.

Et c'est là que le bât blesse profondément : cette domination de la logique mathématique - ou plus largement par la rationalité calculatrice - n'est pas un simple « biais » qu'on pourrait corriger, c'est la condition même de possibilité de ces technologies qui ont abouti tout à fait « logiquement » à l'intelligence artificielle. L'IA exige que le monde soit traduit en données, en variables, en paramètres optimisables. Ce qui est frappant, c'est effectivement cette croyance tacite qu'on pourrait garder l'efficacité technique (« ça fonctionne ») tout en changeant la finalité. Comme si la technique était neutre, un simple outil qu'il suffirait d'orienter différemment. Or l'IA n'est pas un marteau qu'on peut utiliser pour construire ou détruire selon notre bon vouloir - elle incarne déjà une certaine manière de penser et de traiter le réel : le découper, le rendre calculable et optimisable. Elle ne peut opérer que sur du comptable, du mesurable, du quantifiable. Ce qui résiste à cette traduction – l'ambiguïté, la singularité, l'incommensurable, tout ce qui dans l'expérience humaine échappe au calcul – doit soit être éliminé, soit être forcé dans ces catégories.

Le paradoxe des critiques « éthiques » de l'IA, c'est qu'elles veulent humaniser un dispositif dont le principe même est de réduire l'humain (et le monde) à ce qui peut être formalisé mathématiquement. Elles proposent d'ajouter de nouvelles variables à optimiser (« équité », « bien-être », « durabilité ») sans voir que le problème n'est pas quoi optimiser, mais l'optimisation elle-même comme rapport au monde.

Donc à votre question « *le fonctionnalisme a-t-il, pour l'heure, gagné la bataille des idées ?* », je dois répondre qu'elle est à courte vue : le fonctionnalisme sert de fondement à notre civilisation alors que votre question présuppose une « bataille » récente. Le fonctionnalisme n'est pas une idéologie parmi d'autres – c'est le sol même sur lequel nous nous tenons.

Quand on parle de « bataille des idées », on imagine un affrontement entre positions concurrentes. Mais le fonctionnalisme ne se présente même plus comme une position : il est devenu l'évidence, le sens commun, la réalité elle-même. « Ça fonctionne » n'est pas un argument, c'est la fin de l'argumentation, le point où toute discussion s'arrête.

Voilà pourquoi les critiques « anticapitalistes » ne peuvent même pas imaginer une alternative radicale : ils baignent dans ce même paradigme. Ils veulent un fonctionnalisme « au service du bien commun », une optimisation « pour tous » – mais toujours l'optimisation, toujours l'efficacité, toujours la logique du calcul et du rendement.

Et c'est peut-être ça, le plus vertigineux : on ne peut même plus penser depuis un ailleurs. Comment critiquer ce qui constitue les conditions mêmes de notre pensée ?

Ce qui manque aux techno-critiques, qu'ils se disent ou non anticapitalistes, c'est précisément cette lucidité : ils ne voient pas que leur propre discours sur la « réappropriation » et le « bon usage » est déjà structuré par la grammaire technicienne. Ils parlent de « gouvernance », d'« optimisation éthique », de « paramètres à ajuster » – et ce lexique trahit déjà l'acceptation du cadre fonctionnaliste.

« Comprendre » le milieu technique qui nous constitue signifierait alors voir comment il façonne jusqu'à nos critiques, jusqu'à nos désirs d'émancipation. Et peut-être que de ce point de

biais, on pourrait identifier des résidus, des expériences, des pratiques qui résistent structurellement à la traduction comptable – non pas comme des bastions à défendre, mais comme des indices que quelque chose d'autre reste possible.

**Sans doute l'étiquette « techno-critique » est-elle trop vague. En ce qui nous concerne, nous avons toujours contesté l'argument des « usages », bons ou mauvais, et le fallacieux projet de « réappropriation » de technologies qui, *en elles-mêmes*, changent le monde et notre rapport à celui-ci. Reste le problème de fond pour ceux qui contestent le cadre fonctionnaliste : le fait que « ça fonctionne » donne un surcroît de puissance à qui maîtrise les moyens du fonctionnement (technologiques, organisationnels, etc.). Si l'on s'oppose à la volonté de puissance destructrice, il faut refuser ces moyens, renoncer au fonctionnalisme, et donc, être vaincus par sa puissance. C'est l'aporie à laquelle doivent faire face les partisans de la décroissance, voire de la *dépuissance*. Une idée, ou une piste, pour surmonter cette aporie ?**

Voyons d'abord ce que nous dit Marshall McLuhan. Le film documentaire américano-canadien « *Intelligence Artificielle, un Tsunami sur le Web*<sup>9</sup> », diffusé sur ARTE en 2025, s'ouvre sur une séquence d'archives dans laquelle le théoricien aborde la question d'une « stratégie de survie » face à ce « blitzkrieg environnemental » produit par la culture électrique :

« Once you introduce a new medium into play in a given population, all their senses shift a bit and sometimes shift a lot. This changes their outlook, their attitude, it changes their feelings about studies about school about politics. The only alternative is to understand everything that is going on, then try to neutralise it as much as possible, turn off as many buttons as you can and frustrate them as much as you can. »

Nous traduisons :

« Une fois qu'on introduit un nouveau médium dans une population donnée, tous les sens des gens subissent un glissement plus ou moins grand. Cela change leur vision du monde, leur attitude, cela change leur sentiment à l'égard des études, l'école, la politique. La seule chose à faire c'est de comprendre tout ce qui se passe, puis d'essayer de le neutraliser autant que possible, d'éteindre autant de boutons que possible et de les frustrer autant que possible<sup>10</sup>. »

Autrement dit, il n'y a pas un « nous » préexistant et intact qui pourrait ensuite « maîtriser » ou « être maîtrisé » par la technologie. McLuhan dit précisément que la question ne peut pas se poser ainsi – parce que le médium a déjà reconfiguré le sujet qui la formule. Le « nous » est produit par les médias eux-mêmes. Les contenus ou usages de ces médias, aussi divers soient-ils, n'ont aucun effet sur la nature des relations humaines que le médium engendre<sup>11</sup>. Une de leurs principales caractéristiques est même que le contenu nous en masque la nature.

C'est pourquoi la résistance, selon McLuhan, ne peut venir que de la compréhension du système non pas tenter de contrôler ou de réglementer ses contenus, mais chercher à l'éteindre. Résister, ralentir, refuser. Il s'agit d'une invitation à la résistance individuelle *et* collective et non d'un appel à la régulation institutionnelle.

McLuhan y revient encore dans son entretien de 1969 : « l'objectif central de tous mes travaux est de transmettre ce message : en comprenant les médias comme des prolongements de

---

<sup>9</sup> Titre anglais : *Digital Tsunami: Big Tech, Big AI, Big Brother*, Arte/ZDF, 2024.

<sup>10</sup> C'est-à-dire : frustrer les médias et leurs manipulateurs. La traduction Arte dans le film était « frustrer les gens », ce qui inverse le sens.

<sup>11</sup> Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Paris, Mame/le Seuil, 1964, p. 27

l'homme, nous acquérons une certaine maîtrise sur eux. » Et il ajoute aussitôt : « je ne vois aucune possibilité d'une rébellion luddite mondiale qui réduirait toutes les machines en miettes, alors autant prendre du recul et observer ce qui se passe et ce qui nous attend dans un monde cybernétique. Le fait d'en vouloir à une nouvelle technologie n'en arrêtera pas l'avancement<sup>12</sup>. » L'individu peut résister, mais demeure impuissant à protéger la société dans son ensemble contre les changements d'environnement produits par les technologies nouvelles – contre ces « déchets » ou « messages » induits par elles<sup>13</sup> ». Une telle résistance ne peut être que collective<sup>14</sup>.

À la suite de McLuhan, je m'efforce de montrer pourquoi les solutions de contrôle proposées par les responsables politiques, les gouvernements, l'Union Européenne ou les experts technocritiques sont insuffisantes : elles restent dans le cadre du problème. Et à la phrase de l'historien des sciences Pierre Thuillier qui affirmait que « toute culture naît de certains choix et, pour le meilleur et pour le pire, va jusqu'au bout de ces choix<sup>15</sup> », j'ajouterais : à condition qu'on n'éteigne pas les boutons. La question de savoir comment interrompre ce processus, je la pose – sans prétendre la résoudre seule.

Ce que je peux faire, en revanche, c'est rendre visibles les rapports de pouvoir, là où McLuhan restait sur un plan essentiellement ontologique : qui contrôle les médias, qui en tire profit, et qui en subit les effets négatifs. L'« ubérisation », par exemple, n'est pas une conséquence neutre de la « logique des plateformes », mais le résultat de choix politiques et économiques. Je peux aussi refuser d'écrire en anglais, non pas parce que c'est la langue du monde des affaires, mais parce que c'est la langue qui est particulièrement compatible avec un fonctionnalisme linguistique.

Enfin, et peut-être surtout, il est possible de maintenir vivantes certaines pratiques qui engagent le corps et les sens d'une manière devenue étrangère à la culture électrique. Il ne s'agit pas ici d'esthétique ni de simple hygiène personnelle, mais de préserver des formes de sensibilité menacées d'atrophie par les environnements techniques dominants. Comme l'avait montré McLuhan, chaque nouveau média implique une extension autant qu'une amputation ; et comme l'a souligné son élève Walter Ong, la généralisation des dispositifs scripturaux et numériques entraîne une perte progressive de la mémoire corporelle et gestuelle. Écrire à la main, dessiner, peindre, faire du théâtre, danser ou pratiquer des sports collectifs ne sont donc pas des refuges symboliques, mais des manières d'entretenir des capacités perceptives, motrices et relationnelles que les dispositifs numériques tendent à rendre inutiles. Il s'agit moins de se soustraire au tsunami technique que d'empêcher qu'il n'efface jusqu'aux formes de vie qui permettent encore de lui résister.

Le caractère encore largement individuel de ces gestes ne doit pas être interprété comme un choix politique, mais comme l'indice d'une situation historique : il n'existe pas aujourd'hui de forme collective stabilisée de résistance à la transformation technique des milieux de vie. Parler de résistance collective ne décrit donc pas un état de fait, mais une nécessité théorique. L'absence de mouvement constitué ne réfute pas le diagnostic ; elle en est plutôt un symptôme. Il n'en reste pas moins que cette impasse est bien réelle, qu'elle n'appelle pas de sortie et que le reconnaître ensemble est peut-être la seule posture intellectuellement honnête au terme de cet échange. En proposant des pistes malgré tout, je cède sans doute à une tentation que l'entretien lui-même critique : celle de vouloir une sortie, un résultat, quelque chose qui fonctionne. C'est en un sens une confirmation involontaire de la force du paradigme fonctionnaliste : même la pensée qui le critique peine à résister à l'exigence de solution.

---

<sup>12</sup> Marshall McLuhan, entretien dans *Playboy*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Pierre Thuillier, *La Grande Implosion. Rapport sur l'effondrement de l'Occident 1990-2002*. Paris, Fayard, 1995, p. 15.

Cela dit, l'aporie n'est pas une défaite – étymologiquement c'est l'embarras, l'incertitude dans la recherche, pas la capitulation. Dire « les fonctionnalistes ont gagné », renoncer à toute piste pour dérouter cette technique englobante, la frustrer, la nier, même si je n'y vois pas d'alternative, serait paradoxalement sortir de l'aporie par le bas, refermer l'incertitude dans la résignation. Ce serait leur faire un cadeau qu'ils ne méritent pas. Rester dans l'aporie, c'est au contraire refuser toute clôture – de la fausse sortie optimiste à la résignation cynique. Et c'est peut-être la posture la plus radicalement anti-fonctionnaliste qui soit : elle résiste à l'exigence de résolution, de résultat, de chemin tracé.

**Paris/Grenopolis, le 8 mars 2026**